LA LEÇON DE BRAUDEL, RÉCIT ET PROBLÈME EN HISTOIRE

Anne Vézier

▶ **To cite this version:**

Anne Vézier. LA LEÇON DE BRAUDEL, RÉCIT ET PROBLÈME EN HISTOIRE. Le cartable de Clio, revue suisse sur les didactiques de l'histoire, 2012, 12, pp.99-110. hal-01145676

HAL Id: hal-01145676
https://hal.science/hal-01145676

Submitted on 25 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA LEÇON DE BRAUDEL, RÉCIT ET PROBLÈME EN HISTOIRE

Anne Vézier

(Université de Nantes, CREN)

Braudel incarne un courant historiographique qui a rejeté le récit et l'événement au profit d'une histoire privilégiant la recherche de phénomènes prenant sens dans une triple temporalité. Aujourd'hui la reconnaissance de la dimension narrative de l'écriture historique et la mise en avant du récit dans les programmes du collège (depuis 2008) nous conduisent à relire Braudel de ce point de vue épistémologique[1]. Si la dimension narrative de l'écriture braudélienne a été soulignée dans les années 1980, Braudel lui-même s'est intéressé aux capacités du récit à dire l'histoire et à contribuer à la construction du savoir. La leçon que Braudel a donnée à des collégiens en 1985 peu avant sa mort nous sert donc de support après transcription de l'enregistrement[2]. Avec *L'identité de la France*, elle est la trace ultime que l'historien laisse de son travail et de sa conception de l'histoire. Mais le texte de la leçon se démarque nettement d'un récit historisant et propose des solutions aux difficultés que peut engendrer la pratique du récit[3]. Ce qui va nous intéresser n'est pas le siège de Toulon pour lui-même, mais comment Braudel lui donne sens dans un récit critique, récit qui doit entrer dans le système explicatif de l'historien[4]. Nous ferons donc un détour pour rappeler le principe théorique de Braudel et la façon dont il envisage l'événement comme un problème.

Le problème et le modèle chez Braudel

L'histoire scientifique s'est construite au XIXe siècle avec l'idée qu'une bonne méthode garantit les résultats. Toute autre est l'approche des historiens emmenés par Bloch et Febvre, déplaçant le regard des résultats vers le problème historique. Avec l'histoire-problème naît l'idée que l'enquête est essentielle et qu'elle part d'un questionnement de l'historien qui lui permet de construire ses sources. « C'est que, poser un problème, c'est précisément le commencement et la fin de toute histoire. Pas de problème, pas d'histoire. Des narrations, des compilations. »[5]. En effet, « l'histoire n'est pas seulement un récit, même de grands événements, elle est une explication. »[6]. L'enquête ne

[1] Sur ce point, Paul Ricœur, *Temps et récit*, Paris : Points Seuil 1983-1985 et Jacques Revel, « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête*, *Les terrains de l'enquête*, 1995, URL : http://enquete.revues.org/document262.htm.

[2] Nous remercions le professeur Gilbert Buti de nous avoir communiqué l'enregistrement de cette leçon et témoigné de cette expérience vécue alors qu'il était professeur au collège.

[3] Pour un exemple de récit historisant, cf Jean-Clément Martin, « La guerre de Succession d'Espagne : l'armée des Alpes et le siège de Toulon », *Revue historique des armées*, n° 258, 2010, http://rha.revues.org/index6930.html. Consulté le 15 juillet 2011.

[4] Par récit critique, nous qualifions un récit qui permet de comprendre l'origine des savoirs.

[5] Lucien Febvre, « Vivre l'histoire. Propos d'initiation », [1943] repris in *Lucien Febvre, Vivre l'histoire*, Paris : Laffont, coll. Bouquins, 2009, p. 25. Une telle conception a des conséquences sur le plan didactique en marquant que la finalité d'un travail en histoire n'est pas de trouver des solutions à une question faussement ouverte, mais de faire construire le problème aux élèves. Pour d'autres approches, cf Philippe Bugnard, « La problématisation en histoire enseignée », *Le Cartable de Clio*, n° 11-2011, p. 189-203. Nous partageons le principe que savoir c'est « acquérir l'expérience de la problématisation, pour avoir prise sur son destin et celui des sociétés », p. 189.

[6] Fernand Braudel, *Les ambitions de l'histoire*, Éditions de Fallois/ Livre de poche, 1997, p. 37. L'édition regroupe les conférences des années 1941-1944 et des textes déjà regroupés dans *Écrits sur l'histoire*, 1969

se pense pas indépendamment d'un travail d'abstraction qui permet d'élaborer un fait, comme le soulignait Febvre cité par Braudel et d'un « travail de modélisation » qui permet de penser le réel[7]. Braudel s'inscrit donc dans une volonté de se détacher du fait singulier pour placer le travail historique entièrement au niveau de la généralisation. L'historien se méfie d'une histoire chronologique qui rend mal compte de réalités multiples, alors que la longue durée met à jour des accumulations ou des répétitions à la portée explicative plus significative[8].

Se laisser surprendre par la rupture temporelle ou la rupture géographique conduit à se poser le sens profond de celle-ci. « Les explications ne s'esquissent qu'à grand renfort d'éclairages successifs […] Or les sciences de l'homme parlent sur plusieurs registres à la fois, c'est ce qui permet de reconnaître les problèmes essentiels, esquisser les premières explications, celles qui vont de soi. »[9]. Accepter ou refuser ce qui vient des cultures voisines est une façon de se définir, ce qui oblige l'historien à chercher ailleurs que dans l'événementiel le problème et les explications[10]. « Il ne suffit pas d'avoir une problématique juste, ou pour le moins raisonnable, il faut la mettre à l'épreuve des faits », marquant ainsi un va-et-vient entre le systématique et l'empirique, et laissant une place à ce que Braudel appelle l'*expérimentation*. (IF, p. 23). Dans ce cadre, nous analyserons sa façon de traiter l'événement à travers un modèle.

Le modèle explicatif de Braudel

Un nouveau paradigme

A la suite de Bloch et Febvre, Braudel défend un changement de paradigme par rapport au paradigme positiviste. Les historiens s'accordaient sur une compréhension des réalités historiques laissant une large place au hasard lorsqu'elles n'apparaissaient pas fondées sur les décisions des individus ou entraînées par ce qui précède. Les faits historiques étaient donc par nature toujours uniques, insérés dans une contingence donnée. Il s'agissait de décrire le plus exhaustivement possible les faits accessibles dans les sources écrites et archivées grâce à une bonne méthode. Il n'y a pas en tant que tel de problème historique et le récit reste attaché à quelque chose de singulier.

Le nouveau paradigme, tel que Marc Bloch le formule, implique de passer du singulier au pluriel car « il y a plus de certitude dans le tout que dans ses composants. »[11]. Cette démarche s'adosse au questionnement critique des traces qui conduit au travail d'analyse et à « ordonner rationnellement une matière qui nous est livrée toute brute », en dépassant « l'ordre purement apparent du synchronisme » pour atteindre « l'ordre véritable du réel, qui est fait de naturelles affinités et de liaisons profondes »[12]. Dépasser les situations singulières est une nécessité pour poser l'histoire comme une science. Mais étudier chaque secteur de la réalité indépendamment les uns des autres ne conduit pas non plus à l'explication recherchée. « La connaissance des fragments, étudiés successivement, chacun pour soi, ne procurera jamais celle du tout ; elle ne procurera même pas celle des fragments eux-mêmes. »[13]. Autrement dit, cette façon de faire se révèle insuffisante si elle produit de simples généralités et en reste là.

(abrégé AH).

[7] Braudel, op. cit., AH, p. 31. Bernard Lepetit, *Les formes de l'expérience*, Paris : Albin Michel, 1995, p. 12.

[8] Fernand Braudel, *L'identité de la France*, Paris : Champs Flammarion, 1990 [1986]. Abrégé IF.

[9] Braudel, id., IF, p. 53.

[10] Braudel, op. cit., AH, p 506

[11] Marc Bloch, Bloch, *L'Apologie pour l'histoire*, Paris : Armand Colin, [1949] 2002, p 121.

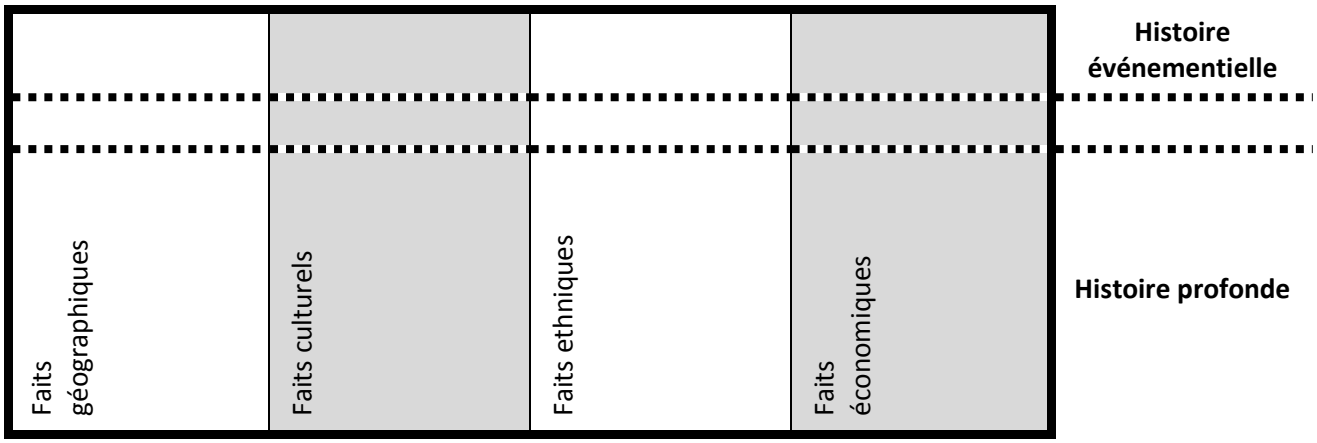
[12] Bloch, *id.*, p 128-129.

[13] Bloch, ibid., p. 134.

Les conditions de la généralisation dans le « modèle » braudélien[14]

L'historien postule un monde cohérent et un monde explicable, à la place du monde incohérent dominé par le hasard. L'explication se situe non seulement dans l'histoire totale, plus générale, fondée sur des réalités sociales et non individuelles, mais aussi dans « l'histoire profonde ». Ainsi peut-on envisager d'expliquer l'événement non par le hasard ou par un autre fait connu mais par « un petit fait non historique celui-là, enfoui dans la nuit des temps » (AH [1941-1944], p 40). La démarche entraîne une rupture dans la linéarité du lien entre les événements ; on sort l'événement de la catégorie étroite dans laquelle il est maintenu pour le lier à des faits d'une autre nature, d'une autre temporalité. La pensée d'un monde cohérent impose d'affirmer qu'au-delà des particularités, il y a bien des constantes sociales. Pour les atteindre et lier ensemble les faits repérés, l'historien se construit des *hypothèses* provisoires, de même qu'il *expérimente*, allant jusqu'à « chercher des lois » (AH [1941-1944], p 53). Braudel ne part pas d'une théorie pour la valider à travers les faits examinés, mais il retient le principe d'une histoire totale rendue possible grâce à l'emploi de plusieurs projecteurs possibles pour éclairer la scène[15].

Poser les vrais problèmes nécessite non seulement d'étaler les faits historiques dans l'espace mais également dans le passé, de façon à atteindre « l'histoire profonde ». Mais, si Braudel s'intéresse davantage aux faits inscrits dans une longue durée, l'histoire complète doit aussi saisir les événements (AH, [1941-1944], p 64). Nous pouvons schématiser sa conception dans un tableau à double entrée :



Ainsi est-il possible d'avoir des éclairages successifs sur les faits sociaux, tout en traversant deux épaisseurs temporelles. Braudel pense donc l'histoire comme un espace à parcourir, où l'événement n'est qu'une « première frontière ». Dépasser la singularité de l'événement nécessite de retrouver cette histoire profonde où les phénomènes sociaux évoluent beaucoup moins vite et servent de repères solides face à l'écume événementielle. Les événements « signalent hors de leur propre histoire des réalités, des lignes de force décisives. » (AH [1941-1944], p 37)[16]. Cette exploration est une forme de prise de distance. La dynamique créée par trois rythmes distincts permet de configurer le tout. Braudel fera ensuite évoluer sa métaphore vers la maison aux étages qui communiquent

[14] *La Méditerranée au temps de Philippe II*, [1949-1969] 1979, 4e éd. (MED) - *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* 1967-1979 (CM) - *Les ambitions de l'histoire*, 1997 (AH) - *L'identité de la France* (IF) éd. 1990 [1986]. Cf Braudel, Entretien dans l'émission « Signes des temps » du 30 octobre 1972, transcription http://www.ina.fr/fresques/jalons/notice/InaEdu04649/fernand-braudel-et-les-differents-temps-de-l-histoire

[15] Veyne et Prost parleront de la diversité des intrigues possibles. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Points Seuil, [1971] 1974.

[16] Le couple événementiel-surface / structure-profondeur apparaît dans un compte-rendu donné aux *Annales* en 1944 à la suite de la lecture de Gaston Roupnel, *Histoire et destin* 1943 (note 7 in AH, p. 637).

entre eux. C'est qu'il est passé d'une approche subjective du temps, centré sur le problème identitaire du personnage Méditerranée [1949], à une définition objective où la temporalité est une réalité mesurable et ordonnée par le clivage longue durée/événementiel [1958]. Les durées projetées sur une échelle unique permettent alors de les superposer et de hiérarchiser les domaines de savoir[17]. La généralisation se situe donc dans cette construction articulant le particulier et ce qui le dépasse, dans cette visée d'une histoire totale à laquelle l'historien restera toujours attaché. Cependant trouver comment écrire un objet qui s'inscrit dans des registres différents et dans des rythmes différents, est l'enjeu historiographique qu'il expose dans la 2e préface à *La Méditerranée* en 1963.

Partant ainsi du constat que les réalités économiques du XVe au XVIIIe entrent mal dans les schémas économiques classiques, Braudel entreprend d'aborder les choses en termes de *possibles* et *d'impossibles* (CM, T. 1 sous-titre). Si on aborde les réalités à partir de leur évolution, on n'attrape alors que la part directement observable et qui ne concerne que les faits singuliers accessibles par le récit et la description (AH). Mais Braudel entend saisir l'ensemble des conditions d'une généralisation capable d'embrasser le passé comme une totalité. Il faut admettre, en dehors de ce qui est observable, d'autres possibilités moins aisément accessibles. Braudel propose donc de s'intéresser à la civilisation matérielle, soit ce qui constitue la vie quotidienne pour les masses, et aux jeux de l'échange dominés par des hiérarchies sociales actives. C'est ainsi que l'historien élabore sa solution, un schéma tripartite qui s'impose comme une construction nécessaire à l'historien[18]. Cette hypothèse de solution pourrait expliquer ce qui lie les éléments hétérogènes qui composent la réalité du passé. Elle devient condition de possibilité de l'histoire (au sens de pratique d'écriture) et un approfondissement de la notion de problème formulée par Bloch et Febvre. Cette nécessité des liens entre des faits de nature différente repose sur la conviction que l'histoire est une car la vie est une. Son ouvrage *Civilisation matérielle et capitalisme* lui permet de tester et approfondir son modèle. Ce qui lui semble important, c'est de pouvoir comparer les données, mais pas au hasard, plutôt de procéder « presque à des expérimentations ». Cette confrontation entre modèle et expérimentation est productrice de savoir. Pour construire le modèle, il va du simple au compliqué, de l'économie de marché, facile à observer, au capitalisme d'avant son apogée du XXe.

Chez Braudel, la durée est donc une dimension fondamentale qui caractérise les sociétés, mais qui doit être envisagée comme problème[19]. D'un côté, la société élabore sans cesse la durée dont elle a besoin : en sélectionnant dans ses expériences, elle rend le passé présent. L'actualisation du passé dans le présent semble ainsi une condition au savoir en permettant au présent d'éclairer le passé[20]. L'historien doit donc sélectionner les faits, mettre en évidence les déroulements chronologiques et les temporalités diverses qui lui paraissent porteuses d'une intelligibilité plus grande, pour vérifier ou infirmer les recherches préalables. Il revendique pour l'histoire le droit de mener des expériences, en revendiquant le statut de science, par une enquête rationnelle (AH [1941-1944] p 55).

L'historien va faire varier les durées, les périodisations devenant ainsi des hypothèses secondaires par rapport à l'hypothèse principale d'une articulation des temporalités. Braudel précise dans son

[17] Gérard Noiriel , « Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les Écrits sur l'histoire de Fernand Braudel », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 25 | 2002. URL : http://rh19.revues.org/index419.html. Consulté le 19 mai 2012.

[18] Cette « tripartition qui s'est peu à peu esquissée devant moi au fur et à mesure que les éléments de l'observation se classaient presque d'eux-mêmes » et « Puis j'ai fini par admettre » et enfin « ce qui m'a vraiment conforté dans mon point de vue, c'est d'apercevoir assez vite et assez clairement, à travers cette même grille, les articulations des sociétés actuelles. », Braudel, op. cit. *CM*, t. 1 *Les structures du quotidien. Le possible et l'impossible*, A. Colin, 1979 (introduction).

[19] Jean-Claude Perrot, « Le présent et la durée dans l'œuvre de Fernand Braudel (note critique) », *Annales. H.S.S.*, 1, 1981, p. 3-15.

[20] Ce qui est pointé par Bachelard (1979), *L'intuition de l'instant*, cité par Perrot.

article de 1958 comment l'enquête peut être conduite[21]. La rupture avec les formes traditionnelles de l'histoire s'est faite aussi sur le plan des méthodes, même si Braudel lui-même s'en est tenu à un usage classique de la méthode historique. Avec la démarche sérielle, les historiens espèrent un gain d'intelligibilité car cela « aboutira forcément à la détermination de conjonctures (voire de structures) sociales » qui n'auront pas nécessairement le même rythme que les conjonctures économiques. Cela n'élimine pas le temps court pour autant de l'histoire économique, l'historien éprouvant le besoin de « coudre ensemble l'histoire cyclique et l'histoire courte traditionnelle » (1958). Braudel voit pourtant dans le mot structure la clef la plus utile pour évoquer « une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement », ramenant au temps ce que les observateurs du social définissent comme une question d'organisation et de rapports fixes entre réalités et masses sociales[22]. Ces réalités du passé construites par l'historien à partir de son questionnement des sources deviennent des données pour construire un problème scientifique à condition d'être inscrites dans des temporalités différentes. Le problème peut alors se construire indépendamment du contexte singulier initial grâce à ce jeu dialectique entre les temporalités, entre l'histoire événementielle et l'histoire profonde. L'événement peut intéresser l'historien à la condition qu'il soit ancré à quelque chose de plus profond qui lui donne véritablement son sens. Il y a plusieurs limites à ces conditions. D'une part l'histoire ne peut pas être immobile, même si certaines réalités géographiques ou spirituelles peuvent apparaître comme des freins ou des « prisons de longue durée »[23] ; d'autre part, multiplier les temps ne permet pas non plus à l'historien de construire l'intelligibilité recherchée. C'est pourquoi Braudel s'en tiendra à son schéma des trois temps face aux sociologues[24]. Mais comme tout modèle qui ne retient que quelques traits saillants, le modèle braudélien prête à la critique. Bloch contestait l'idée du Capitalisme en soi. Braudel caractérise un capitalisme marchand de longue durée, mais seulement entre les XIVe et XVIIIe siècles. « C'est par rapport à ces nappes d'histoire lente que la totalité de l'histoire peut se repenser » car « tout gravite autour d'elle », bien qu'il reconnaisse que « l'histoire est la somme de toutes les histoires possibles ». Ce que Braudel montre, c'est que la construction du problème scientifique en histoire ne peut échapper au temps, ce qui fait qu'il reste toujours quelque chose des faits historiques initiaux dans le schéma d'intelligibilité construit par généralisation et abstraction.

Le déploiement de la démarche à propos de l'événement

Récit ou modèle ?

Rejetant l'histoire narrative comme simple image de la réalité, contingente, Braudel privilégie un parcours dans l'espace et dans le passé, ce qu'il nomme géohistoire. C'est un préalable méthodologique : « La carte se fait instrument de recherche, le tableau croisé tient lieu de procédure d'expérimentation et l'espace de quasi-laboratoire »[25]. Loin de se réduire au seul hexagone, l'histoire de France va lui servir de « sondage » pour une histoire de l'Europe et du monde. Il fait donc de la

[21] Braudel, « La longue durée » [1958], AH, p. 191-230. Notons que l'article paraît dans la rubrique Débats et Combats des *Annales E.S.C.*

[22] Le vocabulaire employé, description, structure, doit beaucoup au contexte intellectuel dans lequel il écrit, non seulement les écrits de Lévi-Strauss auquel il emprunte le mot structure, mais aussi les géographes de l'entre-deux-guerres qui ont appris aux historiens à penser dans des cadres spatiaux. Jacques Revel, « Une œuvre inimitable », in « Braudel dans tous ses états. La vie quotidienne des sciences sociales sous l'empire de l'histoire », *EspacesTemps*, 34-35, 1986, p. 13.

[23] Braudel donne plusieurs exemples comme la transhumance dans la vie montagnarde ou comme l'idée de croisade qui perdure jusqu'à nous.

[24] Maillard A. (2005), Les temps de l'historien et du sociologue. Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol XIX, p. 197-222.

[25] Bernard Lepetit, « Espace et histoire. Hommage à Fernand Braudel », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 6, 1986. p. 1188.

France un terrain *d'expérimentations*, un laboratoire d'expériences pour une histoire *comparative*, jouant des variables spatiales et temporelles, recherchant des continuités et des *similitudes*, « condition au vrai de toute science sociale », et avec l'ambition à chaque type d'éclairage de voir l'histoire entière de la France (IF, 1986, p 15-16). Braudel questionne l'identité de la France, et met ainsi à l'épreuve des faits sa problématique (p 23). Ce qui est aussi central, c'est la réflexion sur l'échelle des phénomènes, Méditerranée, monde, France et à l'intérieur des zonages multiples qui coexistent parce qu'ils s'inscrivent dans des durées différentes. Lepetit en déduit que cette complexité permet à Braudel d'échapper au déterminisme. Loin de croire à une essence de la France, ou de penser à la France comme à une personne, Braudel au contraire s'intéresse à des « France possibles » et adopte comme démarche la recherche de la divergence, de la frontière (IF p. 46). Le problème historique de l'identité de la France ou de la Méditerranée postule l'unité et évite le risque d'une généralisation impossible[26].

> « La théorie de la temporalité, c'est aussi une manière de se demander comment on construit un récit sur un objet qui est inscrit dans une durée variable. C'est chercher un mode d'exposition qui est en même temps un mode de construction. Du coup, l'histoire globale n'est plus une accumulation de données, de disciplines, etc... mais une réflexion sur la non-linéarité du discours historique. » (J. Revel, art. cit. in « Braudel dans tous ses états », *EspacesTemps*, 34-35, 1986, p 12).

Braudel lui-même évoquait la difficulté de trouver la forme d'exposition qui convenait à son projet et on sait qu'il n'a théorisé ce plan que progressivement en réécrivant la préface et les deux premières parties ainsi qu'à travers l'article de 1958. Pour Revel, Braudel n'a pas construit une théorie des temps, parce qu'il en reste à un récit descriptif, capable d'articuler ce qu'on dit sur un objet historique. Il emprunte à la géographie et surtout à l'économie leurs découpages, soit des modèles d'intelligibilité. Grenier de son côté entreprend de montrer que modèle et récit ne s'excluent pas. Ce dont l'historien doit se méfier, c'est d'une illusoire proximité, d'une réalité transparente, alors que la narration historique est un modèle construit, mais de sens commun[27]. Le type de modélisation qui intéresse l'historien doit prendre en charge les dynamiques. Or, le récit permet de repérer quand des bifurcations se produisent alors que le modèle ne sait pas reproduire les formes différenciées du temps. De même, au niveau des individus qui peuvent avoir des comportements différenciés dans le temps, c'est bien le récit qui les révèle et non le modèle. Selon Grenier, le modèle produirait un récit en langage artificiel qui se substitue au récit en langage naturel. Ce serait donc dans ces dimensions langagières que situerait la différence et non dans une distinction de nature et d'objet.

Ainsi pour Grenier, le récit permettrait de voir les possibles en remontant le temps. A l'inverse, le récit peut se révéler insuffisant, le modèle se révélant plus apte à guider l'analyse empirique, notamment lorsqu'il se fonde sur la théorie des jeux qui postule que les acteurs opèrent des choix rationnels[28]. Or cette rationalité postulée se heurte parfois à l'imprévisibilité des actions. A l'historien, justement, d'établir ces différences. Le récit biographique peut ainsi mettre en évidence les mondes disjoints d'un individu à condition de sortir du souci de la cohérence[29]. La force explicative du modèle et le réalisme du récit se rejoignent dans une séquence organisée de la façon suivante : récit → modèle → récit. Mais il ne s'agit plus du même récit, car le modèle est venu appuyer le premier récit. C'est à partir de cette hypothèse que nous envisageons la lecture du récit fait par Braudel en 1985.

---

[26] Sur la question de la généralisation dans le raisonnement historique, cf Bernard Lepetit, « Note critique : Une logique du raisonnement historique. Passeron J.-Cl., Le Raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel, Paris, 1991 », *Annales ESC*, 1993, no 5, p. 1209-1219.

[27] J-Y. Grenier « Du bon usage du modèle en histoire », in Jean-Yves Grenier, Claude Grignon & Pierre-Michel Menger éd., *Le modèle et le récit*, Éditions de la MSH, 2001, p. 72.

[28] Grenier prend pour exemple les dimensions stratégiques des podestats dans l'histoire économique du port de Gênes à la fin du Moyen Age, art. cit., p. 78.

[29] Revel, art. cit, 1995.

Le siège de Toulon 1707, un modèle de récit

Dans *L'identité de la France*, Braudel entreprend de raconter le siège de Toulon, événement mineur que la mémoire nationale n'a pas retenu[30]. En 1985, il adapte ce récit dans une leçon « magistrale » donnée à des collégiens, manière de prouver qu'il n'exclue ni le récit ni la chronologie[31]. Il fait réfléchir les élèves à la nature et à la portée du siège de Toulon en 1707. Toulon, principal port de cette côte, se trouve menacé par l'invasion des troupes austro-piémontaises. Le récit suit une logique géographique et chronologique jusqu'à l'issue laissée en suspens dans la narration, suscitant l'intérêt des élèves qui l'écoutent. Le caractère ouvert de l'épisode dont on ignore la fin semble une condition pour que le récit soit, malgré les apparences, une forme de modèle porteur d'intelligibilité. En effet, l'historien, s'il est un narrateur omniscient, doit cependant renoncer à sa position surplombante et s'efforcer d'écrire l'histoire en feignant d'ignorer la suite des événements, afin de ne pas créer un récit téléologique. Pour traiter le problème historique tel qu'il se présente dans un paradigme d'histoire événementielle, il faut raconter ce qui se passe, chercher des causes et étudier la guerre comme un fait majeur lié au règne de Louis XIV. La narration noue progressivement les éléments de l'intrigue en identifiant acteurs, actions et décisions. Braudel emploie donc les ressources classiques de la narration, puisque, « comme dans un film » dit-il aux élèves, il installe une tension dramatique entre attaquants et défenseurs, personnages identifiés et non abstraits, et laisse l'issue incertaine. Or, en recherchant les raisons de la guerre, Braudel est conduit à montrer comment les décisions des acteurs répondent à des rationalités complexes.

Ainsi, première possibilité, Louis XIV est responsable selon la version courante qui fait du roi le responsable de la misère engendrée par ses guerres mais aussi celui qui a fait la grandeur de la France. S'interroger sur cette responsabilité du roi dans les guerres et plus particulièrement dans la Guerre de Succession d'Espagne, suppose de vérifier certains points. Le roi se reproche d'avoir trop aimé la guerre. C'est incontestable, ses voisins qui menacent le royaume ont aussi leur part de responsabilité. Mais la possibilité que le roi ne soit pas responsable existe aussi, car quoiqu'il fasse, il y aura la guerre, en raison des intérêts généalogiques et géopolitiques en jeu. Le roi n'est pas responsable des effets de la guerre car une guerre, surtout si elle est longue, a des traits caractéristiques qui dépassent la contingence et les individus. Il est donc vain de chercher les origines ou les responsabilités des individus car cela n'explique rien.

Pourtant, cela n'exclue pas d'étudier les micro-décisions qui font l'événement concrètement et de voir comment les acteurs réagissent ou influent sur l'avancée des choses, car l'issue est toujours en suspens dans le récit analytique que fait Braudel aux élèves. Le tableau ci-dessous vise à présenter les actions non dans un enchaînement strictement déterminé et rationnel, mais comme des possibles révélées dans le fil narratif.

Actions représentant la solution de l'acteur (a) et Actions (b) représentant un autre possible	Décisions des autres acteurs pesant sur les actions (b)
a-Le maréchal de Tessé positionne son armée dans les Alpes où l'attaque des Piémontais et des Autrichiens est la plus probable	
b-il est « surpris » et fait marche forcée pour descendre sur Toulon	⇦ Les ennemis attaquent en Provence, là où les Français ne les attendent pas
a-Le marquis de Sailly entreprend	Pas complètement maître de ses décisions

[30] Braudel, IF, 1986, p 354-376.
[31] *Une leçon d'histoire de Fernand Braudel*, C⇦vallon, octobre 1985, Artaud-Flammarion, 1986.

de renforcer les défenses de Nice b-**Mais** fait retraite, ouvrant le chemin de Toulon aux ennemis		(inondation providentielle du Var) Le manque de soldats et l'absence des milices l'obligent à abandonner la ville à son sort [explication de l'historien : les paysans provençaux n'ont aucun sentiment nationaliste et patriotique à cette époque, la Provence n'est pas française]
a-Le duc de Savoie à la tête des ennemis a une armée nombreuse et le chemin libre (le rapport de forces devrait le faire gagner) b-**Mais** il s'attarde en chemin	⇦	Les Anglais (flotte anglo-hollandaise) tardent à le payer Les règles de la guerre à l'époque moderne partagées par les aristocraties européennes l'obligent à faire salon ...
a-Le maréchal de Tessé à la tête de l'armée de secours arrive à Toulon Il prend des décisions rationnelles pour une guerre de siège (son expérience militaire)		[Autre possibilité : attaquer derrière les lignes avec une troupe d'élite. Ici Braudel s'appuie sur une expérience militaire donnée comme commune et comme un fait structurel puisqu'aucune allusion à la différence de contexte, alors qu'il s'agit de son expérience de 1941]
Retournement de situation b-Les Français se replient, **mais** les Piémontais n'en profitent pas et admettent avoir perdu la bataille de Toulon	⇦ ⇦	Plusieurs faits nouveaux : Désertion de nombreux soldats de l'armée ennemie (manque de nourriture, soldats enrôlés de force) Perte de l'esprit d'offensive
Autre retournement de situation Les paysans se sentent menacés et se mobilisent alors	⇦	L'armée en déroute pille et tue

Raconter ce qui se passe et chercher des causes ne se suffit pas, car la guerre est un fait majeur d'un règne long et l'événement de 1707 trouve son sens à l'intérieur de la série des guerres de Louis XIV. À ce stade, le récit contient les éléments d'une généralisation rattachant l'événement siège de Toulon à la catégorie « guerre » : une guerre longue avec différents moments, celui où les officiers ont le temps de faire des mondanités, celui de l'attaque, celui de la retraite à la violence plus marquée ; elle mobilise des soldats en nombre, et qui doivent avoir envie de se battre, sinon ils désertent ; une telle guerre implique de nombreux espaces et parler du siège de Toulon recouvre en réalité des faits qui concerne différents espaces entre l'Italie et Toulon, et concerne jusqu'à la frontière au nord du royaume ! Enfin, un trait structurel fort tient à l'importance de l'argent dans les guerres modernes et met en jeu des échanges à l'échelle de l'Europe et transatlantiques. Braudel déplace ainsi le regard d'une histoire militaire à une histoire économique et sociale. On reconnaît ici le modèle de Braudel qui inscrit ce qui relève des individus et du temps court dans quelque chose qui appartient au domaine socio-économique du temps moyen. Jugeant donc le récit événementiel insuffisant, Braudel met en avant la nécessité d'interpréter le siège de Toulon en relation avec des réalités situées dans d'autres espaces et d'autres durées. Il se situe donc dans un autre paradigme, celui d'une histoire totale.

Il n'y a pas d'un côté les faits et de l'autre l'interprétation. C'est selon un double rapport que les faits se construisent dans l'interprétation et que l'interprétation est confirmée ou contredite par les faits.

Dans la leçon de Braudel, l'interprétation intègre donc le récit : s'agit-il d'un événement important ? oui, répondent les élèves, par le nombre des pays impliqués et par ses conséquences car si la Provence avait été perdue, le royaume était menacé. L'analyse conduite avec les élèves leur montre que l'importance de l'événement se mesure à l'aune de ses conséquences. Mais Braudel veut aller plus loin. Il avait laissé en suspens l'issue de sa narration pour mieux faire sentir le retournement de situation, mais surtout parce qu'in fine, c'est l'interprétation qui détermine l'issue et le récit ne s'achève qu'à l'issue de cette interprétation. Or, pour les contemporains, la Provence est dévastée, le « paradis » toulonnais évoqué au début « devient une ville immonde », et Tessé est disgracié car au cours de cette guerre, il a perdu Suse porte d'entrée du Piémont. Or à cette époque, on théorise le royaume comme un « pré-carré » sacralisé, borné par des frontières nécessairement naturelles (IF). Au contraire, l'historien donne l'événement comme une victoire, en ne le réduisant pas à sa singularité locale. L'armée ennemie ne peut pénétrer plus avant et favoriser le soulèvement d'opposants de l'intérieur (les protestants cévenols) ; surtout cette armée a été fixée loin de la véritable bataille qui se joue sur la frontière du Nord (IF). Événement oublié, le siège de Toulon est cependant ce « petit fait essentiel » dans les enjeux militaires et territoriaux de l'histoire de France[32]. Il apparaît ainsi comme un facteur – lointain – des guerres et de la construction du royaume.

Enfin ces événements militaires renvoient fondamentalement à des choix politiques, soit en 1707 à une politique terrestre préférée à la défense des côtes. C'est lié au fait de disposer d'une population nombreuse et d'avoir une aristocratie désireuse de servir dans l'armée, alors que l'alternative maritime aurait nécessité de développer une flotte commerciale capable de fournir en marins la Royale, mais en privilégiant la bourgeoisie ! Braudel intéresse donc les élèves aux bifurcations qui ont rendu possible une décision et empêché une autre. Faire l'histoire de l'événement de 1707 revient donc à retracer ce chemin d'autant plus compliqué qu'il se joue à différentes échelles et temporalités. « L'historien ne lève jamais la carte de l'événementiel, il peut tout au plus multiplier les itinéraires qui le traversent […] si un même évènement peut être dispersé entre plusieurs intrigues, inversement, des données appartenant à des catégories hétérogènes – le social, le politique, le religieux… – peuvent composer un même évènement » (Veyne, [1971] 1996 p 54). Prendre l'hypothèse de l'interprétation change donc les conditions de l'étude car il s'agit plutôt d'avoir une approche anthropologique de la guerre liée au temps long, de prendre en compte des éléments structurels liés à la situation de la France et de postuler des rationalités complexes chez les acteurs intégrant des constantes sociales (comme le comportement aristocratique des armées européennes). Les données pertinentes sont donc différentes, Braudel s'intéressant alors à la situation géographique du royaume, au risque permanent d'invasion par le Nord, aux choix politiques, etc.

En quoi, le récit du siège de Toulon, qui n'est pas dans les programmes, peut-il intéresser le professeur ? L'historien fait ici la démonstration de l'intérêt cognitif du récit pour introduire à la complexité de l'histoire. Son récit fait le lien entre une première explication caractérisée par le paradigme du rôle des individus dans l'histoire et une explication laissant une place plus importante aux faits généraux. Comme les événements sont tous singuliers, il est difficile de théoriser un quelconque déterminisme, mais l'histoire ne saurait n'être que collection d'événements tous différents et histoires individuelles. Il ne s'agit pas d'une simple généralisation aux conditions de validité très limitées : ces individus doivent avoir des traits communs, et des expériences communes.

Expliquer en histoire consiste à expliquer comment et pourquoi les choses se sont passées ainsi, renvoyant ainsi du côté d'un récit qui ne soit pas une simple narration toute orientée vers sa fin inéluctable. Koselleck rappelle qu'en histoire, la principale question « pourquoi cela est-il arrivé ainsi

[32] Cf ce que disait Braudel du « petit fait essentiel » dans ses conférences de la guerre, capable à distance d'avoir des conséquences et qu'il fallait donc mettre à jour. Il semble donc essentiel de jouer avec la discontinuité.

et pas autrement ? » oblige à exprimer la factualité des événements « à travers les discours des acteurs historiques et à partir de ce qui les avaient rendus possibles »[33]. Le récit n'est-il que prétexte ? Il est un moyen de nouer dans une intrigue des éléments de nature différente et de construire le problème à travers les hypothèses[34]. Il suppose de clarifier dans quel paradigme historiographique on se trouve. Braudel ne se limite pas à raconter de façon linéaire le « drame » de Toulon sous la double menace par mer et par terre, donc à un moment décisif de l'histoire de cette ville (IH, p 355). Il cherche à poser le problème historique recevable dans une histoire événementielle avec une première question : pour dire que c'est un événement important pour l'histoire de France malgré l'oubli dans lequel il est tombé, il faut se demander si le siège de Toulon fut une victoire. Une deuxième question s'impose : est-ce le fait du hasard ou le résultat des actions des acteurs agissant de façon rationnelle[35] ? Comme Braudel n'a pas accès directement aux pensées des personnages, il s'appuie sur les archives de la guerre, celles de la Marine, les Mémoires du Maréchal de Tessé et celles du duc de Saint-Simon, bien que ces sources ne soient mentionnées qu'à la fin de l'échange avec les élèves. Ces documents ne donnent pas tant la solution qu'une interprétation de l'événement, face à laquelle l'historien doit s'interroger sur la pertinence et donc sur la fiabilité de ces témoignages[36]. Ce qui intéresse alors Braudel, ce n'est pas d'entrer dans la pratique documentaire classique d'un cours d'histoire où tout fait trouve sa preuve dans un extrait de document[37]. En considérant les réponses comme partielles, il en fait des hypothèses qui obligent les élèves à accepter de nouvelles conditions de validation. De la sorte, il peut passer au problème historique essentiel.

La première solution au problème soulevé initialement est de dire que le siège de Toulon n'a de sens qu'inscrit dans la série de guerres de Louis XIV. À partir des conditions de l'enquête évoquées plus haut, Braudel avait sélectionné des données telles que le théâtre des opérations, les acteurs en cause, le déroulement des opérations militaires. Mais sans être fausse, elle ne permet pas de comprendre véritablement l'événement. La seconde solution l'amène à expliquer aux élèves que pour être vraiment compris, tout événement doit être interprété de manière plus générale. La question « est-ce qu'un événement important pour l'histoire de France ? » devient « en quoi l'événement est-il significatif des questions de fond de la vie française ? ». La confrontation des hypothèses formulées pour le contexte immédiat de l'événement oblige à reconstruire des contextes qui sont ici ceux de structures plus profondes. Le récit analytique du siège de Toulon est l'occasion, pour Braudel, de déployer son modèle où le temps court est révélateur de structures géographiques inscrites dans le temps long (il parle du carrefour européen, de double façade maritime) et de structures économiques et stratégiques inscrites dans le temps intermédiaire (échanges, choix d'une armée terrestre, absence de marine marchande importante). Chaque fois qu'il modifie l'hypothèse de solution, il ouvre le récit à d'autres récits, comme autant de discontinuités dans le déroulement du récit. Il modifie la nature des données qu'il retient en même temps qu'il change les conditions qui rendent la construction du problème historique possible. Le récit initial lié à l'explication d'un événement local est repris comme donnée pour construire une intelligibilité qui participe du

[33] Reinhart Koselleck, *L'expérience de l'histoire*, Paris : Gallimard/Seuil, Points Histoire, 2011 [1997], p. 300.
[34] Febvre art. cit., 1943 p. 26.
[35] Il fait donc l'hypothèse que les choix des officiers sont dictés par la doctrine militaire et des plans d'ensemble (IH p 360-361). Il propose une autre hypothèse expliquant l'absence apparente de rationalité des actions sur le terrain par la situation réelle, empêchant l'historien de se contenter d'évoquer des actions prévisibles. Il s'appuie donc sur une autre loi du comportement humain, de s'adapter aux circonstances en modifiant le plan conçu ailleurs. Les rumeurs ou le hasard ont leur part (la journée de retard de l'armée étrangère est réputée sauver Toulon et la France).
[36] D'ailleurs, Braudel se pose la question de savoir quel crédit accorder au portrait négatif de Tessé par Saint-Simon.
[37] Les élèves l'interrogent à la fin sur ces preuves puisque « ce n'est pas écrit dans les livres »

problème plus général[38]. Ainsi ce mouvement du local aux structures garde toujours quelque chose du fait local. En histoire la mise en évidence d'une solution ne rend pas caduque la précédente. Cependant assumant une dimension scientifique, le travail de Braudel avec ces élèves, même relativement passifs, exemplifie cette formulation d'Antoine Prost : l'histoire ne suppose pas une distance préalable, elle la crée[39]. C'est une condition indispensable lorsqu'on considère avec Ricœur que faire du récit une explication historique, c'est en réalité affirmer l'intention de connaissance et instaurer son écriture comme « la recherche elle-même »[40]. Enfin, il apparaît clairement que le récit ne peut se passer d'un modèle historiographique à partir duquel l'historien peut avancer hypothèses et explications et ainsi *reconstruire le problème*, en échappant au donné (AH, [1958], p 58). Cela incite alors à relire les récits disponibles dans la classe (récit du manuel, récit du professeur) en fonction de ce choix historiographique resté trop souvent implicite. Loin de s'opposer, récit historique et enquête forment l'espace historiographique au sein duquel le travail didactique trouve son sens, en permettant une construction dynamique du problème historique.

[38] Les problèmes que pose l'historien sont eux-mêmes et la façon dont ils sont reçus ont une dimension historique. Derrière la question récurrente de l'écriture d'une histoire de France, l'historien se pose le problème d'une identité de la France. Vidal de la Blache l'avait initié dans son tableau de la France : comment et pourquoi des contrées hétérogènes ont fini par former un ensemble ? Febvre, « Entre Benda et Seignobos », in *Vivre l'histoire*, op. cit., 1933 p. 87 rejetait la version de Seignobos en lui reprochant de faire de la France un donné tout fait. Braudel surprend par ce tournant identitaire tardif, au moment où le débat sur la présence des immigrés connaissait une nouvelle phase. Mais il se défend de le poser a priori, construisant le problème dans son système explicatif de la longue durée et sa vision de l'histoire globale (*Une leçon*, op. cit. 1986, p. 160.). Vision régressive pour cet historien ou ultime expérimentation ?

[39] Antoine Prost, « Comment l'histoire fait-elle l'historien ? », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 65, janvier-mars 2000, pp. 3-12.

[40] Ricœur, op. cit., 1983, p 318. Braudel cite en exergue de ses conférences de 1941-1944, la phrase de Febvre : « L'historien n'est pas celui qui sait, il est celui qui cherche. », in *La religion de Rabelais*, lu par Braudel en 1942.